



C'était une scène d'effroyable confusion. (page 30.)

Le premier mouvement de Henri fut de se lever, de remonter à cheval et de courir, guidé par le bruit, là où l'on se battait ; mais pour cela il fallait quitter la dame inconnue et mourir dans le doute.

S'il ne l'avait point rencontrée sur sa route, Henri eût suivi son chemin, sans un regret pour l'avenir ; mais, en la rencontrant, le doute était entré dans son esprit, et avec le doute l'irrésolution. Il resta.

Pendant deux heures, il resta couché, prêtant l'oreille aux détonations successives qui arrivaient jusqu'à lui, se demandant quelles pouvaient être ces détonations irrégulières et plus fortes qui de temps en temps étaient venues couper les autres.

Il était loin de se douter que ces détonations étaient causées par les vaisseaux de son frère qui sautaient.

Enfin, vers deux heures, tout se calma : vers deux heures et demie, tout se tut.

Le bruit du canon n'était point parvenu, à ce qu'il paraissait, dans l'intérieur de la maison, ou, s'il y était parvenu, les habitants provisoires y étaient demeurés insensibles.

— A cette heure, se disait Henri, Anvers est pris et mon frère est vainqueur ; mais, après Anvers, viendra Gand ; après Gand, Bruges, et l'occasion ne me manquera pas pour mourir glorieusement. Mais, avant de mourir, je veux savoir ce que va chercher cette femme au camp des Français.

Et comme, à la suite de toutes ces commotions qui avaient ébranlé l'air, la nature était rentrée dans son repos, Joyeuse, enveloppé dans son manteau, rentra dans son immobilité.

Il était tombé dans cette espèce d'assoupissement auquel, vers la fin de la nuit, la volonté de l'homme ne peut résister, lorsque son cheval, qui paissait à quelques pas de lui, dressa l'oreille et hennit tristement.

Henri ouvrit les yeux.

L'animal, debout sur ses quatre pieds, la tête tournée dans une autre direction que

celle du corps, aspirait la brise, qui, ayant tourné à l'approche du jour, venait du sud-est.

— Qu'y a-t-il, mon bon cheval ? dit le jeune homme en se levant et en flattant le cou de l'animal avec sa main ; tu as vu passer quelque loutre qui t'effraye, ou tu regrettes l'abri d'une bonne étable ?

L'animal, comme s'il eût entendu l'interpellation, et comme s'il eût voulu y répondre, se porta d'un mouvement franc et vif dans la direction de Liez, l'œil fixe et les naseaux ouverts ; il écouta.

(La suite au prochain numéro.)

LES

CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID,

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

(Suite.)

Mes sentiments, partagés par Seguin, étaient opposés à tout délai. Nos camarades, prisonniers, devaient mourir le lendemain ; nous pouvions encore arriver à temps pour les sauver.

Comment nous y prendrions-nous pour aborder la vallée ?

C'était là la première question à discuter.

Incontestablement, l'ennemi avait placé des postes aux deux extrémités. Un corps aussi important que le nôtre ne pouvait s'approcher par la plaine sans être immédiatement signalé. C'était une grave difficulté.

— Divisons-nous, — dit un des hommes

de la vieille bande de Seguin ; — attaquons par les deux bouts, nous les prendrons dans la trappe.

— Wagh ! — répondit un autre, — ça ne se peut pas. Il y a dix milles de forêts là-dedans. Si nous nous montrons ainsi à ces moricauds, ils gagneront les bois avec les femmes et tout le reste, et nous aurons toutes les peines du monde à les retrouver.

Celui-ci avait évidemment raison. Nous ne devons pas attaquer ouvertement. Il fallait user de stratagème.

On appela au conseil un homme qui devait bientôt lever la difficulté : c'était le vieux trappeur sans oreilles et sans chevelure, Rubé.

— Cap'n, — dit-il après un moment de réflexion, — nous n'avons pas besoin de nous montrer avant de nous être rendus maîtres du caïgon.

— Comment nous en rendrons-nous maîtres ? demanda Seguin.

— Déshabillez ces vingt moricauds, — répondit Rubé, montrant les prisonniers ; — que vingt de nous mettent leurs habits. Nous conduirons avec nous le jeune camarade, — celui qui m'a pris pour un ours gris ! Hi ! hi ! hi ! Le vieux Rubé pris pour un ours gris ! — Nous le conduirons comme prisonnier. Maintenant, cap'n, vous comprenez ?

— Ces vingt hommes iront en avant, prendront le poste et attendront le corps d'armée.

— Voilà la chose, c'est justement mon idée.

— C'est ce qu'il y a de mieux, c'est la seule chose à faire ; nous agissons ainsi.

Seguin donna immédiatement l'ordre de dépouiller les Indiens de leurs vêtements. La plupart étaient revêtus d'habits pillés sur les Mexicains. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs.

— Je vous engage, cap'n, — dit Rubé voyant Seguin se préparer à choisir les hommes de cette avant-garde, — je vous engage à prendre principalement des Delawares. Ces Navaghs sont très rusés, et on ne les attrappe pas facilement. Ils pourraient